

Deux hommes de l'équipage du *Manchester* comptent aussi parmi les victimes. *Curieuse antiquité américaine.*—Il a été signalé dernièrement à la Société Étymologique de New-York une découverte assez curieuse faite par M. E. G. Squier et le Dr. Davis, durant leur exploration parmi les *tumuli* de la vallée de Scioto. Sur une petite colline dont la longueur n'est que de 120 pieds, ils ont découvert la figure modelée, en terre, d'un gigantesque serpent qui semble avaler un œuf également représenté en terre. La colline est légèrement en pente; l'œuf en occupe l'extrémité la plus élevée; et le serpent couvre tout le reste de son corps. Ce monument barbare est d'autant plus important qu'il rappelle d'une façon singulière l'un des symboles mythologiques de l'Hindoustan.

*Ligne Cunard.*—Un journal d'Halifax, l'*Acadian Recorder* donne les détails suivants sur l'arrivée des steamers de la maille royale à Halifax depuis 1840 jusqu'à ce jour :—

## BRITANNIA.

Arrivé dans l'après-midi du 17 juillet 1840, en 12½ jours; il a fait depuis 30 voyages, en 13 jours, terme moyen; le plus court 10½ le 15 septembre 1845 traversée la plus longue 16 jours, 5 novembre 1846.

## ACADIA.

Première traversée 16 août 1840 en 11½ jours, a fait 25 voyages en 13 jours, terme moyen; le plus court en 10½ jours, 15 nov. 1842, le plus long en 16½, 5 avril 1841.

## CALEDONIA.

Première traversée 1er octobre 1840, en 11½ jours; a fait 30 voyages en 13 jours, terme moyen, plus court 10½, 30 mai 1844; plus long 18½, 2 janv. 1843.

## HIBERNIA.

Première traversée 2 mai 1843, en 12½ jours, terme moyen, plus court en 10 jours, 16 août 1845, plus long 17 jours 21 janvier 1846.

## CAMBRIA.

Première traversée 22 janvier 1846, en 17½ jours, a fait 11 voyages en 12½, terme moyen, plus court 9½ jours, 29 juillet 1845, plus long en 17½ le 22 janvier 1845 à son premier voyage.

*Terribles inondations dans l'ouest.*—Les journaux de l'Ohio donnent les premiers détails de terribles désastres survenus dans la ville de Dayton, et dans les autres localités inférieures sur les rivières Mad, Miami et Stillwater.

La compagnie hydraulique de Dayton avait construit un barrage à travers la rivière, au dessus de la ville, et avait creusé un canal conduisant l'eau de ce barrage dans un réservoir voisin. Les grandes pluies et les crues de la rivière Miami occasionnèrent la rupture des berges du réservoir, et l'eau se répandit avec rapidité dans toute la ville, qui fut bientôt complètement inondée. Le désastre causé dans Dayton seul est évalué d'un million à deux millions de dollars; mais le mal ne se concentra pas sur ce point; les villes inférieures, Springfield, Carbon, Little York, Alexandria, Middletown, Eaton, Miamisburg, Columbus et Hamilton ont également souffert; des ponts, des aqueducs ont été emportés dans différents endroits; des bâtiments ont été renversés, et tout porte à croire qu'on aura de plus grands malheurs encore à déplorer.

Le bruit courait qu'une famille entière d'allemands, résidant dans les environs de Dayton, et se composant d'une femme dont le mari est dernièrement parti pour le Mexique et six enfants, avait disparu sans qu'on pût savoir ce qu'elle était devenue. On avait vu un homme entraîné par le courant, dans un frêle esquif ou sur une pièce de bois, étendant les bras et implorant assistance. Un autre s'était élancé du toit d'une maison sur des bois flottants, et avait été emporté par le torrent.

Comme il arrive toujours dans ces malheureuses circonstances, on cite des traits de dévouement sublimes: à Dayton, près de la levée, une maison renfermant trois hommes, trois femmes et neuf enfants, était envahie par l'inondation; le courant était tellement fort, qu'on avait dû renoncer à leur porter secours; les eaux s'étaient frayé un passage au-dessous de la maison et s'y engouffraient avec une rapidité qui entraînait les canots et menaçait de les engloutir s'ils tentaient de s'approcher. On avait renoncé à opérer le sauvetage des malheureux inondés, quand deux hommes, David Johnston et Joseph Burnett, malgré la fatigue qu'ils ressentaient de leurs travaux antérieurs entreprirent de faire un dernier et suprême effort. Ils s'approchèrent donc de la maison, mais le danger était si menaçant, qu'ils désespéraient de parvenir à leur but et qu'ils allaient renoncer à leur entreprise, lorsqu'un petit enfant parut à l'une des fenêtres et les supplia de ne pas abandonner ses parents au sort qui les attendait. Cet appel leur donnant une nouvelle énergie, ces hommes courageux poursuivirent leur œuvre et réussirent à déposer tous les habitants de la maison sains et saufs sur la rive.

## VOYAGE DE CANTON AUX MONTAGNES DU

YUN NAN.

SUITE.

Il n'avait pas achevé ces mots, que notre jonque est abordée vigoureusement par une jonque plus grande, contenant une trentaine d'hommes. Aussitôt les coups de pieds, les trépigements, les cris commencent de toutes parts; les rameurs sont renversés, tout est mis sans dessus dessous dans la barque. Les satellites, (car c'en étaient; et de la plus vilaine espèce), les satellites arrivent comme des loups furieux près de moi, ils arrachent mes rideaux, présentent

an grand jour mon auguste face, et crient à plus de vingt barques qui s'étaient rassemblées là en un clin-d'œil: Voici des rebelles, voici des rebelles qui entrent un Européen dans l'Empire! Aussitôt les disputes, les mensonges de part et d'autre, les injures, les menaces. Mais les satellites tiennent bon ce qu'ils tiennent. Il faut venir au mandarin, disent-ils, au mandarin, au mandarin! Ces misérables jouissaient de l'embarras dans lequel ils nous voyaient plongés. Fan me dit alors: Ne vous cachez plus à présent, c'est inutile; vous êtes connu; les satellites ont votre signalement. Vous avez été trahi par un domestique de la maison où vous étiez logé à Canton; l'ordre est venu à tous les mandarins de la province d'arrêter un Européen qui voyage dans l'empire, et c'est évidemment vous. Le pauvre jeune homme ajouta: Lorsque vous serez à Macao, souvenez-vous de nous, qui allons être mis en prison.—Prends courage, lui dis-je, tout n'est peut-être pas perdu. N'imaginerais-tu point un moyen de nous tirer de là? Pendant ce temps, dans un autre coin de la barque, on avait déjà ouvert des conférences pour traiter du prix de notre rançon. Le bonhomme Tou gesticulait et parlait tout bas avec un des satellites, qui avait l'air très-attentif à ce que lui disait le pauvre vieux. Après quelques moments, le satellite confrencier appelle ses dignes amis et mes courriers; puis un geste auquel on ne résiste pas en Chine, commande à toutes les barques de s'éloigner et de continuer leur route. Nous étions seuls; alors le congrès s'ouvrit, et les discours commencèrent. Mon Fan était éloquent; il parlait avec feu, avec facilité; il coupait la parole à quiconque osait parler en même temps que lui. Dans certains moments il me semblait que sa voix persuadait mes bourreaux et mes juges. J'étais là, moi, assis sur un panier de riz, interrogeant d'un regard inquiet l'attitude des orateurs et de l'auditoire, mais ne comprenant rien, à mon grand regret. La conférence se prolongeait d'une manière affligeante; il était midi que les premiers articles du traité n'étaient pas signés, encore! La diplomatie en Europe consiste aujourd'hui à se regarder longtemps sans rien dire, mais en Chine, elle consiste à se regarder et à parler longtemps en disant toujours la même chose. Enfin, sur les deux heures après midi, un cri général de satisfaction s'éleva; tous paraissaient contents; je crus dans ma bonhomie qu'ils allaient me renvoyer *gratis* pour l'amour de Dieu. Toujours mes espérances me trompent; non certes, on ne me renvoyait pas *gratis*! En effet, les malles sont ouvertes, et je vois mon argent passer en mains étrangères pour ne plus revenir dans les miennes. Fan s'approche et me dit: voilà ce que nous avons fait. Les satellites consentent à vous laisser aller, et moi avec vous, pour la somme de 1,200 francs, mais ils veulent en avoir encore autant pour vous rendre vos effets et laisser libre *Oui-ell-Ko* et le bonhomme Tou; il y a près d'ici une douane qui n'est point commode; ils s'engagent à venir avec nous pour nous la faire passer. Cette nuit, dans la grande ville de Lochan, qui n'est pas loin, ils loueront une barque qui nous emportera tous les deux. Pour *Oui-ell-Ko* et le pauvre bonhomme, s'ils ne trouvent pas d'argent à emprunter, ils auront la peine de vendre vos effets. Nous n'avons pas pu faire mieux. L'arrangement vous convient-il? Il s'en faut de beaucoup, lui répondis-je, mais force est bien que j'en passe par là; payez, et partons. Nous voilà de nouveau en route, à travers un pays vraiment admirable. Nous arrivons à la douane. Trois des satellites descendent, et je m'aperçus que de leurs mains, posées derrière le dos, ils laissaient tomber quelques piastres avidement recueillies par les douaniers; ils leur dirent probablement l'histoire; ce qui est certain, c'est que les douaniers ne virent pas. Sur les huit heures du soir, nous étions déjà loin. On me jette alors dans une nouvelle barque avec Fan et Tou; nous continuons le voyage. Nous étions très-mal logés, et pour ma part je mourais de faim. Cependant je n'étais pas encore le plus malade. Le pauvre bonhomme Tou n'avait pu tenir aux longues et cruelles émotions de cette journée; sa débile constitution fléchissait sous ce poids, et son estomac ne pouvait plus supporter de nourriture. Vers les dix heures, je dormais; Fan me réveille en disant: Père, Tou se meurt! Je me lève en toute hâte et je vois en effet le vieillard expirant. Il me demande à se confesser, ce que je ne balançai pas à faire, je ne pouvais rien de plus. Environ deux heures après, je fus séparé de ce malheureux vieillard pour ne le plus revoir en ce monde. Les satellites, riches à mes dépens, ne désiraient rien tant que de me faire évader. A minuit, je ne sais ni pourquoi ni comment on me force à passer dans une autre barque, sans autres effets que mon lit, sans autre compagnon que Fan. Depuis cette heure, je n'ai plus aucune nouvelle de *Oui-ell-Ko* et du bonhomme Tou. Ce que je crois probable, c'est qu'après la mort du second, le premier, ne sachant plus où me prendre et n'ayant plus d'argent, aura tâché de retourner à Macao, quand le jour parut, revenant un peu